



Thierry Piras  
Psychanalyste

*Lettre «Écrit et Savoir» - n°21 Décembre 2013*

*"Vers un prêt à penser de l'être en psychanalyse »*



- La bête - T. Piras -

Y-a-t-il de l'être dans l'espace analytique, dans ce creuset qu'est l'expérience analytique? Et si nous pouvions approcher ce qui serait de l'être qu'elle en serait la fonction, voire l'utilité. Constat premier, toutes ces interrogations font le plein de l'utilisation du verbe être. Si la conjugaison à l'est se réalise, il y a de l'être pour le sous-tendre, pour le sous-entendre là où le sous fait coïncidence au langage et à sa nécessaire herméneutique. Je connais, les récusations apparentes de Lacan quant à l'ontologie, quant à une certaine éviction du concept de l'être au profit du RSI. Mais pourtant, il y a de l'est et de l'être qui se conjuguent dans l'expérience analytique. Ne serait-ce que l'abondance de toutes ces conjugaisons de ces est, si difficile à faire accessibilité au langage. « il m'est difficile » de tout vous raconter - c'est trop douloureux pour moi. - je ne suis pas ce que j'aimerais être - de toute évidence il est des choses interdites pour moi - vous êtes celui qui peut m'aider, je sens qu'il est temps maintenant. Etc. Mais aussi de tout ces « est » impossible à dire, à révéler ou tout simplement à pouvoir envisager de dire, car n'appartenant pas au champ de la connaissance et de la reconnaissance. Et au-delà ou par delà la grammaire et la gesticulation de cet auxiliaire, c'est encore de l'être à terme de substantif dont la question fait sens. Et ce même si la question fait impossible à la nomination. L'impossibilité à se nommer d'une reconnaissance d'un symptôme fait part de l'impossible légèreté à l'être, non plus seulement cette énonciation du est, mais d'une célérité au sens, à la vérité.

D'une vérité qui ne fait pas place à l'illusoire duplicité d'une nomination existentielle, il est celui de l'analyse, il est l'analysant. L'existence comme fait d'appartenance à cette aire de révolution, de celui qui en devient de ce lui, il en est, marque la trace d'un acheminement à ce savoir de l'être. Savoir qui se sait par son impossibilité à la totalité, si ce n'est à naître de l'absence et du manque. Il existe, le lui de l'analyse, non plus seulement cet individu qui croise le faire de la libre association, mais ce lui, de l'être ou plus exactement du non-être. D'ailleurs le terme grec pour exister, ne nous révèle que cela : *ἐξίστασται*, c'est-à-dire ne pas être. L'individu en analyse est ce lui qui en est du ne pas être. Non pas, ne pas être là, mais ne pas être cet être-lui. Il ne fait pas absence d'une position référentielle, mais d'un territoire de sens. Présent sur le site de l'analyse, et par son installation géographique, détournée et détournée du regard, et par son positionnement au langage d'un retour à l'impossible à dire, à se dire pour l'autre, le par-lui. Il n'incarne dans cette posture analytique que le poste avancé du silence. De ce silence qui dit le trouble au langage de l'être; d'une absence qui le forge en présent du néant. De cet oxymore ne peut naître qu'un acte de penser qui fait de l'incongru le chant du dévoilement ou de la vérité, comme nous l'indique le grec *ἀλήθεια*. L'être-lui nous fait

invitation, en signant le regard à porter sur ce déplacement qui seul semble pouvoir permettre d'appréhender ce qui est de l'être. Ce pronom accolé à ce substantif pour en faire un nouveau, nous donne la mesure de la nécessaire élaboration d'une forme de nomination pour atteindre ce qui en serait du sens, d'une vérité de l'être. Non pour répondre à la question qu'est-ce que l'être, mais pour orienter le penser, par cette manipulation du langage à une relative distorsion. Tordre le mot en place de toute capacité à appréhender directement cette chose de l'être. L'être-lui donne la mesure d'un nouveau rythme, par la séquence instaurée du lui. Comme dans une déclinaison, où le vocatif ferait invocation : oh l'être, en le qualifiant de cette identification instaurée de ce lui qui marque la trace d'un attachement à la raison. L'être-lui comme cette invitation à ce lui l'être et ce lui dont on parle et qui fait dans le même temps langue à ce langage. Par l'instauration de ce nouveau substantif composé ou recomposé d'une volonté de monstration, c'est l'absence qui est aussi qualifiée comme telle. L'absence, non pas tant à l'être, ce qui semble bien difficile à présenter, mais absence à l'absence de l'être. Le savoir de l'être, ou plus exactement savoir de ce qui est de cette vérité, l'absence à l'absence de l'être. En d'autres termes, il n'y a pas de non-être, sauf à ignorer cette présence obsédante par le roulement de l'absence à l'absence. L'être n'existe-t-il que par son état d'exister, donc de ne pas être? L'être n'est-il qu'un fait de langage? Et de ce fait existe, ou plus exactement pour ne pas rompre totalement avec la langue grecque, l'être est ce lui qui est. Dans le discours de l'analysant ou dans l'absence que l'analysant accomplit à ce qui manque sans manquer à lui, c'est-à-dire le manque, se dresse comme sur une table d'apparat, le lien entre manque et absence.

Mais d'un manque qui ne manque pas, comme celui de la jouissance ou de la fonction phallique, par une lecture de l'être-lui. Non pas dans ce qui serait d'une dimension de l'être intérieur, trop prompte à nous enfermer dans un moi mystificateur, mais bien dans l'accomplissement même à la vérité. À cette *αλήθεια*, ce dévoilement du sens, celui qui fait le lui, c'est à dire presque le mystère du manque, de l'absence, du monde confisqué du refoulement. La psychanalyse ne pose pas la question de l'être me diriez-vous et ce à juste titre, celui du croisement des savoirs d'ailleurs. Mais l'être se pose à l'acte de penser de l'être-lui et de l'être-par-lui, ou plus exactement en faisant acte de langage, donc en traduisant le penser sur le terrain de l'autre-de-l'être-lui, et faisant tour au réel au monde, l'être-par-lui instaure l'invitation du penser de l'altérité. D'une mouvance qui ne peut que s'introduire du jeu de l'Autre dans ce qu'il représenterait de fait, non pour un cogito, mais pour une nouvelle ontologie. Cette vérité de l'être qui s'applique à l'expérience analytique livre une certaine connaissance des mécanismes du langage et des protocoles d'occultation et de dévoilement. Qu'il suffise de se rappeler le travail de Freud sur le rêve et sur les mots d'esprit. Qu'il suffise de se

souvenir de la fonction du signifiant et de l'objet a. Qu'il suffise de comprendre la nature de la partition que le psychanalyste interprète, cette saisine du lui, pour entendre que la rencontre avec l'être n'est pas finitude du savoir, mais intégration de la finitude de l'individu. Abandonner l'oubli de l'être, y compris et certainement surtout dans l'analyse, c'est à n'en pas manquer le savoir de l'être comme être-à-la-mort. La psychanalyse ne peut s'apparenter à une science, celle de l'oubli de l'être, celle de l'utilité pour l'utilité, celle d'une volonté du bannissement du néant. Le néant fait ressurgir l'être, comme l'exister fait le non-être et par la même lui donne place en langage. Ainsi, si l'être qui peut être compris est langage, c'est parce que c'est dans notre langage que l'être en vient en quelque sorte à se refléter, comme dans un «miroir». Le langage ne vient donc pas se superposer à l'être (ou à un être qui serait intrinsèquement indicible ou inaccessible), il en émane et s'efforce, par sa diversité, d'en rendre l'infinité des aspects. L'être se prête alors d'autant plus facilement à une visée d'objectivation et de maîtrise qu'il n'est plus qu'une construction de la pensée. Or, l'être n'est-il vraiment rien d'autre qu'une construction conceptuelle ou un mot dont nous serions les maîtres et les créateurs ? Ne faut-il pas plutôt reconnaître que c'est l'être lui-même qui s'est, dès toujours manifesté à la pensée dans "la lumière oubliée" du langage ? Et s'il est bien un domaine où la discrétion d'une lumière au langage est opérée, c'est bien l'espace de la parole de l'analysant. Partant de ce qu'il connaît de sa vérité, ou plus précisément de ce qu'il croit savoir de lui et de ce lui-être, il s'en détournera progressivement pour se confronter au néant.

De ce néant qui prend place et figure du manque, de l'absent, de toutes ces incongruités à la raison, que peuvent être la jouissance et le désir. Cette néantisation n'est que le vide d'une incapacité première à la reconnaître pour ce qu'elle est, la teneur de l'être. En acceptant de se perdre, le plus souvent en dehors de tout choix, dans toute recherche de cohérence, de justification d'efficacité, d'évaluation normative, l'analysant ne fait pas science. Justement en ne faisant pas le chemin de la science par son imprégnation progressive au discours analytique, l'analysant s'en mène au détour de l'être. Il ne s'agit pas tant d'atteindre l'être, ce qui ne représente qu'une quête vaine, en dehors de toute acceptation théologique, mais de se saisir de cette opportunité, de cet acte de penser pour en être justement de ce qui est. Le regard porté sur l'identité sexuelle ou de genre, la confrontation au désir, le en être de la fonction phallique ou de la loi de castration, mènent l'analysant sur ce territoire d'une ontologie de la psychanalyse. L'être-lui, lui l'être donne à penser, et c'est tout le défi ou le prêt à penser qui anime l'analyse. L'être-par-lui donne à cerner ce qui en serait avec les autres être-lui, avec ce qui est au monde. Avec ce que l'analyse nous soumet comme relevant de ce qui fait fonction à l'Autre. Quel est l'intérêt d'un questionnement avec l'être dans le cheminement analytique ? À

quelle prosopopée devrions-nous faire appel pour ce témoignage? Ce qui semble mort, et de cette mort qui se ferait parler ne peut être que la finitude du sujet comme traduction de l'être. D'une finitude qui ne se limite pas à la finitude du corps, de l'existence vivante, mais de cette "existence" grecque, cette locution de référence - *ἐξίστασται* - qui fait invitation à l'absence de l'être. D'un savoir à se savoir de l'absence impossible au manque, tel s'assemble l'acheminement de ce lui de l'être.